

VALERY LARBAUD

Lettre d'Italie

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

1996

La *Lettre d'Italie* a paru pour la première fois dans le n° III de la revue *Commerce* (Hiver 1924). Elle fut ensuite publiée en volume à Liège par les Editions de la Lampe d'Aladdin en 1926, avant de prendre place dans *Jaune Bleu Blanc* (Editions Gallimard, 1927).

© Editions Gallimard, 1927

© Editions Allia, Paris, 1996.

*A Madame Marguerite Caetani,
princesse de Bassiano.*

Bologne, août 1924.

DE quelle agréable façon, chère amie, votre lettre est venue rappeler à votre ami en Italie ce qu'il y a de plus précieux dans la vie de votre ami en France : ces réunions intimes, sous la présidence de votre grâce et sous l'invocation du grand saint (catalan) San Sérémoni, de personnes remplies d'estime les unes pour les autres, et d'affectueux respect pour vous ! Mais vous me demandez en réponse « une longue lettre ». Quelle imprudence : car chaque fois que j'ai vu, au cours de ces trois derniers mois passés loin de Paris et de vous, quelque chose qui m'a intéressé ou amusé, chaque fois que je me suis trouvé devant une nouveauté ou que j'ai

entendu quelque phrase qui m'a frappé, j'ai pris la résolution de vous en faire part dès que j'en aurais l'occasion ; je me suis dit que tout cela vous était dû comme nouvelles d'un pays que vous aimez entre tous ; enfin, je n'attendais que votre permission pour vous les écrire.

Pourtant, si longue que vous désiriez que soit cette lettre, j'aurai la discrétion de ne pas vous rapporter toutes les circonstances dans lesquelles j'ai chargé ma mémoire de conserver pour vous ce que je venais de voir ou d'entendre. Je choisirai. Puis, – afin de vous faciliter cette lecture, – j'introduirai des divisions et des titres de paragraphes dans ma lettre. Ainsi vous pourrez laisser de côté ce que vous jugerez indigne de votre intérêt et peut-être aussi, je l'espère, retrouver plus facilement les passages qui ne vous auront pas déplu (je vais même numéroter les feuillets de ce beau papier « vert-drapeau »). Mais, puisque vous le voulez, le morceau de résistance sera le récit de ma visite à Recanati.

Eja, Eja, Eja, Alalà !

Je commence par un échantillon de ces menues choses que je tairai. Un signe des temps, un trait d'actualité pris entre plusieurs centaines : notre arrivée (une bande de camarades italiens et français) dans une ville de Toscane le jour où un d'entre nous fête l'anniversaire de sa naissance. Le repas commandé au restaurant. Notre impatience de gens affamés par le grand air de la route. La résolution prise par moi d'aller voir ce qui se passe aux cuisines, – où je trouve chef, marmitons et garçons agités jusqu'à l'exaltation par la mise en train de ce festin non prévu et s'encourageant aux cris dannunziens et fascistes de « Eja, eja, eja, Alalà ! »

Vous devinez, n'est-ce pas ? la joie que j'ai ressentie à me retrouver en Toscane. Car vous savez que j'ai la superstition du Toscan. L'Italien, en général, et quel que soit son dialecte, est pour moi comme un frère aîné. Il a beau me dire que je l'ai de-

puis longtemps rattrapé et que maintenant le droit d'aînesse, dans la famille européenne, appartient au même titre à lui, à moi et à l'Espagnol, je ne peux m'empêcher de le considérer comme le personnage, de nous trois, le plus en vue, le plus digne d'égards, – non, ce n'est pas tout à fait cela... Disons : celui, de nous trois, qui est de plus ancienne bourgeoisie, – un détail, mais qui a sa valeur, au moins sentimentale. Or, parmi les Italiens, le Toscan exerce sur moi une fascination particulière. Oui, je l'avoue humblement : le Toscan *m'épate* :

*Ce langage immortel qu'avec tant d'art il parle**

sa prononciation pure, ces mots parfaitement appropriés, ces mots qui, dans les régions à dialecte, sembleraient trop littéraires et qu'il emploie couramment et avec la désinvolture d'une parfaite maîtrise, lui donnent un grand prestige à mes

* E. Signoret, *La Cigale*.

yeux, – ou à mes oreilles. Pour ce qui est de sa finesse d'esprit, je sais bien qu'à Milan et à Gênes il passe pour fanfaron, mais avec moi cela prend. Et la preuve que cela prend, c'est que j'ai plaisir à le trouver en défaut. Je vous assure que j'ai secrètement triomphé le jour où j'ai entendu à Pise un homme du peuple demander à la marchande du bureau de tabac une boîte de « cerini di cera » – comme si le mot cerini ne contenait pas assez de cire à son gré ! Un Napolitain, un Piémontais, et même un Parisien, n'auraient peut-être pas fait cette faute. Eja, eja, eja, Alalà !

Mais vous désirez savoir quel a été l'emploi de mon temps, ce que j'ai mis dans ces trois mois écoulés depuis que j'ai quitté la France. Eh bien, voici. Six semaines sur la côte tyrrhénienne, près de l'embouchure de l'Arno ; et six semaines sur (ou près de) la côte adriatique entre Rimini et Ancône.

Fleurance.

Dans le passage d'une mer à l'autre, halte de trois jours dans une Florence à moitié endormie, à moitié dépeuplée par l'été. Repas chez Doney et chez Mellini déserts, toutes fenêtres ouvertes, étouffants. Dans les rues, et le soir au Paszkowski et aux Giubbe Rosse répandus sur la place, pas une figure de connaissance ; et ni le temps (choses et tableaux à revoir) ni la force (36° centigrade à l'ombre) de faire des visites. Si, une seule : gerbe de fleurs achetée sous le porche voisin de la Trinité et portée au cimetière protestant sur la tombe de Walter Savage Landor. Visite de rite et de tradition. Vous savez que j'appartiens à cette très glorieuse, très petite chapelle.

La mer, les pins et l'Arno.

Les longs jours de Bocca d'Arno furent beaux et pleins de variété. Cuisson à grand soleil sur le sable de Marina di Pisa ; jeux paresseux avec les vagues fatiguées – jusqu'aux heures où survient le désir de la nourriture et de la boisson ; et alors il suffit de remonter en rampant sur la grande serviette brûlante du sable sec : l'ombre et les tables sont là. Garçon. Un athlète en caleçon de bain se présente. O Doney, ô Larue, ô La Poularde ! Mais les rares clients et clientes sont dans le même costume ; et le vin de Pantellaria et, à la tombée du jour l'aléatique chaleureux, donnent beaucoup d'indulgence pour les pauvres abus du siècle – et même si, un orchestre ambulante survenant, on danse ainsi vêtus (ou dévêtus), quel mal y a-t-il, et pourquoi faut-il que la police persécute toujours l'innocence ? Le dimanche, c'est autre chose : les faubourgs de Pise viennent se mêler à nous, et il faut voir, au

moins une fois, cette kermesse toscane, avec les chiens exaltés qui se poursuivent entre les couples, et... Le grand San Sérémoni lui-même en est scandalisé, et quitte la place aux divinités païennes. Par bonheur, la Mer-aux-langueurs-amicales est à deux pas en descendant.

Ou bien, c'étaient de longues promenades, avec arrêts et lectures, dans la pinède, sèche et nette comme un herbier, et les sentiers magiques, à l'ombre des hauts plumages de ces arbres presque aussi divins que les oliviers et les cyprès. Dunes imprévues, vallons et déserts en miniature, lacs inconnus des géographes, sources mystérieuses de fleuves qui se perdaient dans les sables, et tout à coup, retour de l'explorateur au rivage blanc et bleu purs, avec l'astre d'azur, l'île Gorgone, visible à l'horizon.

Mieux encore : l'Arno et son estuaire, et le regarder entrer en grande inaltérable paix dans la mer, et plus tard, dans le couchant, et enfin dans la nuit, aussi limpide

que ses eaux copiant le silence des étoiles. En barque, au centre du courant, le regard au niveau des rives heureuses et de leurs perspectives de prairies de bois de pins maritimes, de villas médicéennes (le domaine royal de San Rossore), le regard concilié, sollicité, conquis par la nature la plus magnifique et douce et courtisane, allait chercher au loin les cassures bleues, puis mauves, puis violettes et orangées des monts pisans, tandis que coulaient fraîchement sur le front du rameur au repos le souffle et les odeurs de toutes les vallées toscanes : chaleur balsamique du Val d'Elsa, brise et frisson du soir, au parfum d'herbage et d'étables, du Mugello...

Et bien d'autres plaisirs encore j'ai goûtés en silence sur les terrasses de bois et dans les chambres fraîches des pavillons de pêche à la balance. Au plafond de ces chambres défilent continuellement, en courtes lignes tremblées, lumineuses, les reflets du courant invisible. Un vieux divan, une table grossière, les carafes

d'aléatique, la poulie qui fait remonter et redescendre dans le fleuve la grande perche et le filet tendu où on prend... «rien poissons!» ou bien une si petite friture qu'on préfère la rejeter au flot... Et quand, passé la chaleur du jour, on revient s'asseoir sur la terrasse, on surprend le retour des grandes barques à voiles : un vol très lent de papillons géants, leurs ailes rayées de larges bandes jaunes, blanches et noires, et ocellées, dans l'angle formé par le mât et la vergue, d'un cercle jaune d'or ou noir, ou brun-rose, remonte, sans aucun bruit, le courant qui semble plus clair entre les rives assombries.

L'Eléphant et la Rose.

Rimini. Le soleil qui, là-bas, allait s'éteindre en grand appareil de suicide mythologique dans la mer toute pure et à peine frémissante, ici se lève sur elle et va mourir tragiquement en pleines terres,

Titan prisonnier de l'Apennin qui fume et poudroie sous les flots de son sang. Rimini, depuis mon dernier passage, a changé. La plage y a pris plus d'importance; un palace en retard de vingt ans sur la belle époque des palaces (quand les progrès dans le confort et le luxe furent de 80 %; maintenant ils sont à peine de 10 %, et le palace en robe déjà moins blanche cède la primauté à l'hôtel du type «Vieux Doelen»), un palace s'est construit sur la plage qui a pris l'aspect faussement luxueux et insupportablement suburbain des plages anglaises. Cependant l'«élite» fait ce qu'elle peut pour corriger cela : on montre beaucoup de perles et de plumes rares; on parle français; on lit *la Nouvelle Revue Française*; on fait «cercle enchanté». Il y a quelques très belles femmes : Romaines, Florentines, Milanaises, Yougoslaves, Grecques et Viennoises. Le soir, au palace, il est amusant de voir danser : les décolletés des robes, plus généreux que ceux des costumes de bain, découvrent de cu-

rieuses lignes-frontières entre les régions abandonnées tout le jour à la brutalité solaire et celles qui lui sont interdites... En arrière, la ville, sans défense contre le soleil, se désintéresse de ces efforts vers l'éléance. Elle a beaucoup mieux que tout cela dans le Tempietto des Malatesta.

Sous le drapeau blanc et bleu.

Vingt jours à Saint-Marin. Un long séjour pour une aussi petite République. Mais de Rimini, brûlante, ce que Pascoli a si bien nommé : « *l'azzurra vision di San Marino* » offrait une grande tentation ; et vous savez combien j'aime cette terrasse géologique, cette Plus Haute Tour, ce ballon captif : le Titano. Et puis, j'y ai travaillé si paisiblement pour *Commerce* ! Aussi : j'ai refait la tournée des Castelli, des « villes » principales de la République : Fiorentino, Montegiardino (où il y a main-

tenant une maison dont la façade est décorée de fresques cubistes). Ils étaient bien amusants, ces petits voyages « en province » sammarinoise, dans une très vieille voiture à cheval que j'avais nommée, dès que je l'avais aperçue, « barouche », et qui faisait pâmer de rire les belles Milanaises des immenses Alpha-Roméo dont la rencontre cataclysmique aux tournants en bordure des précipices arrêta net mon Gee-gee, les oreilles dressées, le poil mouillé d'épouvante et le cou arqué vers la fuite. Encore : on préparait, dans la capitale, une belle fête garibaldienne et fasciste que je désirais voir. Surtout, mon ami Henry Festing Jones avait promis de venir m'y rejoindre, et il y arriva juste au moment où je commençais à m'ennuyer et à désirer la plaine. Heureuse réunion devant la vieille porte de la Cité : Vive l'Angleterre, vive la France, vive Saint-Marin. Il revoyait le Pianello et le Cantone après vingt ans d'absence (il y était venu, avec Samuel Butler, de Rimini, en 1901,

l'année de la publication des *Nouveaux voyages en Erewhon*).

Ensemble, nous sommes allés jusqu'à la Rocca, la principale forteresse de la République, à 350 mètres à pic au-dessus du Borgo (on hésite à y jeter une allumette, le bout d'un cigare allumé : on a peur d'incendier ce petit tas de maisons-jouets). En pénétrant dans la cour de la Rocca... ô surprise ! deux canons, deux vrais « canons de guerre », peints en gris, avec leurs caissons. E come mai?... La jolie artilleuse-geôlière qui fait visiter la forteresse-prison et qui insistait pour que nous montions sur le parapet du grand vertige (Vadino, Signori, che c'è un bel punto. – Anche qui c'è un bel punto, Signorina) nous a expliqué : un don récent de S.M. le Roi d'Italie... Oh ! j'ai baissé les yeux et je me suis senti rougir. Les voilà donc enfin, ces deux canons que la France, en la personne de Bonaparte, avait promis dès 1796 à la république de Saint-Marin, promesse confirmée par la France, en la personne de

Napoléon III, à l'envoyé de la république de Saint-Marin chargé de présenter le brevet de colonel honoraire de la Milice sammarinoise au Prince Impérial et de rappeler respectueusement à l'Empereur des Français la promesse du général Bonaparte, ces deux canons auxquels pensait l'auteur de ce *Projet de réforme de la milice de Saint-Marin* quand il écrivait au chapitre concernant la garde de la Rocca : « Lorsque cette troupe sera devenue effectivement un corps d'artillerie, les écussons brodés sur le col de la tunique et fixés au casque seront remplacés par l'image, en métal, de deux canons croisés... » A présent, que les Français qui vont à Saint-Marin fassent des plaisanteries (vraiment trop faciles) sur l'armée et l'artillerie sammarinoises ; ils en ont le droit ! L'Italie, moins oublieuse, s'est substituée à nous... Comment réparer cela ? Oh, si j'étais ministre, ou seulement sous-secrétaire d'Etat !... N'étant ni l'un ni l'autre, je ne peux qu'affirmer ici la grande sympathie

et l'admiration d'un simple citoyen français pour le noble et hospitalier petit Etat...

– We'll risk it! dit H. F. Jones en prenant place dans la petite Ford, très délabrée, que la compagnie du Kursaal nous avait louée pour redescendre vers Rimini. Et en effet, cette descente participe à la fois des montagnes russes et de l'aviation. Avec un grand bruit de ferraille nous tombons du ciel dans la plaine. J'admire Jones qui a encore assez de présence d'esprit pour me faire une parodie irrésistiblement comique du style de W. H. Hudson. Ah! enfin Serravalle, enfin le poteau-frontière et la route presque droite et presque plane jusqu'à la mer. Et nous nous retrouvons sains et saufs sur le quai de la gare de Rimini, où Jones va s'embarquer dans le rapide pour Milan et la Suisse. Mais le trop brusque changement d'altitude nous a rendus presque sourds; et cette surdité est comme le début de notre séparation. Et au moment où son train se met en marche, je lui crie de toutes mes forces comme

si c'était un adieu adressé à tous les voyageurs: *Arrivederci a Londra!*

Encore deux jours passés à errer dans Rimini, et puis je me rends à l'invitation de Mario Puccini, à Ancône.

Me voici arrivé, chère amie, au récit de cette visite à Recanati que vous m'avez demandé avec une flatteuse insistance, et que j'ai juré d'écrire, – que nous avons juré d'écrire, Mario Puccini, l'écrivain yougoslave Milan Begovic et moi, chacun dans sa langue natale; un grave serment fait avant de sortir du palais Leopardi, près de la margelle du bassin où le poète rêva de suicide. Eh bien, puisque j'ai juré, et puisque je vous l'ai promis, *I'll risk it!*

Présentations.

Nous voici donc, à huit heures du matin, franchissant la porte d'Ancône dans l'automobile des Puccini, Mario, Begovic et moi; et c'est le frère de Mario, le

très sympathique Aldo Puccini, qui est au volant.

Les gens qui se font une image physique de l'écrivain qu'ils lisent seraient, je crois, assez surpris de voir Mario Puccini tel qu'il est, en chair et en os. L'auteur de ces livres tout remplis du sentiment tragique de la destinée, le seul des écrivains italiens contemporains qu'on puisse comparer aux grands romanciers russes, l'homme qui a écrit : *L'Inganno della carne*, *Dove è il peccato è Dio*, *Racconti cupi* et ces *Amants de Claudina* dont on va publier une traduction française* n'est pas du tout le personnage taciturne, ou sarcastique et amer, que plusieurs de ses lecteurs s'imaginent peut-être. Ces livres sont le résultat de sa méditation esthétique de la vie, et non pas un sous-produit de son tempérament, qui est généreux, enjoué,

* Publiée depuis dans le numéro d'octobre de la *Revue européenne*. Cette traduction est de Mme Le Saché.

incapable de découragement, et qui lui permet, par exemple, de composer pendant des journées entières au milieu des jeux et des cris de ses enfants. Et comme il paraît jeune ! Mais surtout quel aimable compagnon il fait ! Son portrait ? Je me demande à qui, des personnes que vous et moi connaissons, je pourrais vous dire qu'il ressemble tant soit peu... Eh bien, je viens de trouver cette ressemblance. Elle m'était apparue quelquefois pendant que je causais avec lui, mais trop rapidement pour que je m'en puisse nettement rendre compte. Eh bien, Mario Puccini ressemble, un peu, et fugitivement, selon l'instant, la lumière et l'expression de ses traits, à l'écrivain français auquel il ressemble peut-être le moins dans ses ouvrages : à Cocteau ; oui, à Jean Cocteau.

De Milan Begovic, je n'ai encore rien lu ; aucun de ses ouvrages, jusqu'ici, n'a été traduit dans une langue qui me soit accessible. Notre rencontre et notre réunion doivent amuser Mario Puccini : un Central

et un Occidental. Begovic est de culture slave, allemande et scandinave, et je suis de formation française, anglaise et espagnole : sur quoi tomberons-nous d'accord ? de quoi parlerons-nous ? Mais tout de suite l'Italie nous donne un terrain d'entente ; elle nous est commune, aussi bien dans son passé qu'aujourd'hui : nous aimons les mêmes poètes latins, nous connaissons les mêmes villes et régions de l'Italie, enfin et surtout la langue italienne nous sert de Koïné : nous sommes tous deux « de langue italienne ».

Loreto.

Halte à Loreto et visite du sanctuaire. Je ne vous en dis rien : il y a des choses (en Italie plus qu'ailleurs) dont tant de gens ont tant parlé qu'on préfère en jouir égoïstement en se répétant le conseil que Rimbaud se donne à lui-même : « Gardons notre silence. » Oui, et gardons nos musées

pour nous ! Jusqu'ici, je n'ai pas écrit un seul nom de peintre ou d'architecte dans cette lettre ; je veux persévérer. Je note pourtant ceci : que j'ai tout regardé en songeant à Leopardi ; que j'ai essayé de voir tout cela avec ses yeux. Il y vint souvent de Recanati, et tant qu'il n'eut pas enfin quitté le « sauvage bourg natal », les peintres et les architectes de Loreto furent tout ce qu'il put connaître de l'art italien. Quant à la Casa Santa... Je n'ai encore jamais vu la Foi soulever des montagnes, mais ici je l'ai vue soulever une maison qui repose sur le sol et qui y est même retenue par un pavage en ciment armé ; à la sortie, une jeune femme disait à ses amies : « *È alta così... così* », et sa main, d'abord placée à la hauteur de ses chevilles, s'élevait peu à peu jusqu'à son genou ; la Casa Santa planait... Mais quelle trouvaille que le premier mot de la phrase latine gravée au-dessus du petit autel de la Casa et qui signifie : « Ici, le Verbe s'est fait chair. » L'homme qui peut lire cet « hic » sans être

ému et sans éprouver le sentiment d'être transporté dans un monde supérieur, tout amour, n'est pas digne de lire les poètes. Les vers de mon Jean-Baptiste Rousseau retentissaient dans ma mémoire :

*O Vierge qui du ciel assures la conquête
Gage sacré des dons que sur terre il répand...
Les saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures,
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant ;
Que dis-je, après ta mort ? Se peut-il que tu meures,
Mère du Dieu vivant ?*

avec ce début sublime, sur une note haute, pareil à l'éclatement soudain d'un chant triomphal sur les grandes orgues :

Eve règne à son tour, du dragon triomphante...

(N'est-ce pas qu'ils sont beaux, ces vers ?)

Recanati en songe.

Encore une Descente Rapide, encore un Tournant Dangereux, encore une montée abrupte et je vais voir enfin cette Recanati à laquelle j'ai souvent pensé depuis que j'ai lu (voici bien des années) le livre de Giuseppe Chiarini, et chaque fois que j'ai, par la suite, eu un Leopardi entre les mains. J'avais cherché, plutôt indolemment, à m'imaginer le « sauvage bourg natal », et « *il paterno ostello* » et l'« *ermo colle* » de *L'Infinito*...

Une Potenza, mais plus sombre, entourée d'un pays plus désolé encore que la Basilicate ? Ou Riom en hiver, sur le fond des monts d'Auvergne ? Le palais Leopardi peu visible sur la photographie du livre de Chiarini, devait ressembler aux vieux hôtels de la noblesse auvergnate (Riom, Clermont-Ferrand). Je renonçais à en imaginer davantage. C'était faire trop d'honneur à Recanati. « Je suis né, d'une famille noble, à Recanati, ville ignoble des

Marches.» Cela suffisait. Ni Potenza, ni Riom, ne sont « ignobles », encore qu'il ne me serait pas très agréable d'y vivre.

Mais chaque fois que je reprenais *I Canti* (dans le salon de lecture d'un hôtel, chez un ami, dans une bibliothèque en attendant les livres demandés) de nouveaux éléments s'ajoutaient à l'image de Recanati qui se composait en moi, – peut-être à chaque instant de ma vie, à de grandes profondeurs dans le subconscient. On devait voir, confusément, briller au loin l'Adriatique, lorsque le temps était clair :

*Mirava il ciel sereno,
Le vie dorate e gli orti,
E quindi il mar da lungi...*

Il y neigeait aussi parfois* : le même climat que dans la Haute-Calabre et la Basilicate, sans doute. L'épithète « bruno », « bruna », revenait souvent : campagne

* «... *In queste antiche sale / Al chiaror delle nevi...* »

sombre, après-midi vite tournés en crépuscules par le voisinage de l'Apennin.

Et les habitants? la *gente*

*Zotica, vil, cui nomi strani spesso
Argomento di riso e di trastullo
Son dottrina e saper; che m'odia e fugge?*

Oui, je les connaissais. C'étaient ces provinciaux rudes et généralement barbus, – figures niaises, ennuyées, fermées, sottes ou comiquement graves, – qu'on peut voir sur les mails et les « cours » des petites villes et dans les cafés des sous-préfectures, et de ce qui est l'équivalent des sous-préfectures dans tous les pays. Leurs regards méfiants ou ironiques m'avaient suivi au long de leurs rues ; ils avaient chuchoté entre eux derrière moi : je sentais que ma vie, telle qu'ils pouvaient la connaître, n'était pour eux qu'un objet de dérision et de scandale. Alors pour mieux comprendre ces plaintes qui reviennent si souvent chez Leopardi, dans les poèmes, les *Pensieri* et les lettres à Giordani (le

« discours sur la haine du pays natal » et « Oui, Alfieri aimait Asti, mais il n'y vivait pas ! ») je m'imaginai que j'étais obligé de vivre, sans jamais en sortir, dans une de ces petites villes que je connaissais bien. Une telle pensée c'était vraiment « la descente dans l'égout ». Libre de ne pas habiter là et n'y étant jamais autrement que de passage, je m'y sentais assez agréablement isolé et j'y pouvais même travailler, comme je l'eusse fait pendant une traversée, en pleine mer et par un temps couvert ; et je plaignais ces pauvres gens d'être ainsi oisifs et sans but dans un lieu si désolé. Mais s'il m'avait fallu vivre parmi eux et de la même façon qu'eux, pendant des années (ou seulement des mois), comment aurais-je pu les supporter, eux et leur ville, et leurs rues boueuses et leurs déchirantes fanfares du dimanche, et l'écrasante tristesse de leur ciel désespéré d'éclairer tant de mauvaise résignation, de nostalgie et de misère !

Alors, les deux Recanati, la française et

l'italienne, ne formaient qu'une seule ville, que je voyais assez bien pour m'expliquer l'effrayante et mesquine tragédie de Giacomo Leopardi. « Composé à Recanati en 1819... Composé à Recanati en mai 1822... Composé à Bologne en 1826 (ah, enfin !)... Composé à Recanati en 1829 » (le malheureux, il y était donc encore ! et continuait à chanter dans sa cage en se brisant les ailes contre les barreaux !) Et cela, de seize à vingt ans, et à vingt-cinq et, plus ou moins, jusqu'à trente ans, lui qui avait si peu de temps à vivre ; à la meilleure époque de la vie, à l'âge où tout garçon d'esprit se sent mourir s'il n'a pas la possibilité de connaître le monde et la vie, il restait là, prisonnier, séquestré par un père absurde et sans volonté et par une mère sauvage, la bêtise personnifiée, le Catoblépas... Cette tragédie, à laquelle l'humour tranquille, l'esprit pince-sans-rire de Flaubert (« Elle souhaitait mourir ou vivre à Paris ») ne parvient pas à enlever son caractère angoissant, je l'ai vécue par l'imagination dans

des petites villes de différents pays, dont j'ai gardé un souvenir d'autant plus charmant que mes séjours y ont été plus courts ou que j'y ai eu moins de contacts avec les gens du lieu. Mais toujours dans ces rêveries apparaissait plus ou moins confusément le souvenir de Leopardi et par conséquent l'image de la détestée Recanati, archétype immortel de ces petites villes, et telle que les *Canti* et le livre de Chiarini me l'avaient fait pressentir.

Recanati en réalité.

Eh bien, m'y voici, et je vais rêver à présent que j'ai quitté Londres ou Paris avant-hier et en plein hiver. Même s'il y a de la brume sur la colline, Recanati m'apparaît comme une glorieuse vision, car au-dessus de cette brume, on distingue, encore et toujours, de l'azur à n'en plus finir : une voûte d'azur qui relie le bleu de l'Adriatique au bleu de l'Apennin et aux

bleus des fonds de la campagne, des profonds horizons tels que je ne les voyais, à Londres ou à Paris, que dans les tableaux italiens. Et oui : d'un côté de la haute terrasse sur laquelle Recanati est bâtie, on voit briller l'Adriatique, et même elle emplit, de sa pure et longue étendue, les baies et les fenêtres du monumental Hôtel de Ville ; elle s'ouvre comme un passage facile vers les Iles Ioniennes, la Grèce, l'Orient. Rien de triste dans tout le vaste horizon : les doux et nobles contours de la terre italienne sous l'hiver de luxe des Rivieraes. Et songer à toute la beauté humaine répandue sur cette beauté de la terre : les filles majestueuses et les belles voix des garçons, dont Leopardi notait les chants qui lui ont inspiré ces vers, les premiers où j'ai senti la voix léopardienne (comme j'avais senti, dès les premiers vers des *Sepolcri*, la voix d'Ugo Foscolo) :

... *ed alla tarda notte*

Un canto che s'udia per li sentieri

*Lontanando morire a poco a poco
Già similmente mi stringeva il core.*

(Quel écho il a eu, ce dernier vers ! C'est la découverte du souvenir (*Il rimembrar delle passate cose*), la reconquête voulue et consciente du passé. Et cet écho se prolonge encore parmi nous...)

Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi !*

Il n'était donc pas aussi malheureux que nous l'avions cru ? Après tout, si on la compare à ces villages-villes de la grande plaine (Allemagne, Belgique, Nord et Centre de la France) qui trouvent le moyen de combiner en eux ce qu'il y a de plus désolé dans la rusticité et de plus déprimant dans les aspects urbains, Recanati n'est pas tellement inhabitable. Oui, et cela explique son enfance relativement heureuse. Mais imaginez cette famille, ce milieu, la résolution prise par ces parents

* A. de Musset.

de faire vieillir leur fils, – par sollicitude pour lui, par crainte de ce vaste monde qu'ils ne connaissaient pas, et par avarice, – dans une interminable enfance, penché et courbé sur ses livres et ses cahiers, épié, *redouté* comme l'héritier qui pourrait « manger » le patrimoine si on le laissait libre. Et même faisant abstraction de tout cela, et si nous admettons qu'il ne serait pas désagréable de passer de deux à six mois chaque année à Recanati (à condition d'y posséder une maison très confortable), imaginez ce que serait une vie entière passée là, sans avoir la possibilité de s'éloigner pour plus de deux ou trois jours de loin en loin, une vie entière à Recanati. Non, je vous en supplie, n'essayez pas de l'imaginer. Aucune des personnes pour lesquelles nous avons de l'estime ne s'y résignerait, ne s'infligerait une pareille déchéance ou mutilation. Seules, une extrême pauvreté, la vieillesse ou la maladie pourraient les séquestrer dans une telle cité. Nous les imaginons même difficile-

ment vivant toute une année dans la plus agréable de toutes les villes sans en sortir de temps en temps. Samuel Butler disait qu'il avait horreur d'être « l'homme d'une seule ville » et cette ville, pourtant, était Londres.

Nous avons visité le palais Leopardi. Très aimablement la comtesse Leopardi, absente, avait donné à son majordome l'ordre de nous ouvrir toutes les salles, toutes les chambres, celles même où d'habitude les visiteurs n'entrent pas. La façade ne laisse aucunement prévoir la richesse et le luxe de l'intérieur, qui rappelle les palais d'ici (Bologne). Ronde à l'entrée, escalier monumental, galeries, longues perspectives de salles immenses, – enfin une grande demeure de famille noble italienne. Un voyageur qui n'aurait aucune expérience de l'Italie serait stupéfait de trouver dans une petite ville de province une telle maison. Elle forme avec le quartier de Recanati où elle se trouve un contraste saisissant surtout lorsque, des fe-

nêtres qui sont aujourd'hui celles du musée Leopardi et de la bibliothèque, on regarde la célèbre piazzetta, avec l'église à gauche, la rue latérale à droite et la ruelle qui descend vers la campagne en face (cette piazzetta décrite dans plusieurs des *Canti*) : ce sont deux mondes différents ; le Ritz ou un étage du Pitti, transportés par enchantement dans un quartier ouvrier donneraient une idée de ce contraste. Où cela se passe-t-il ? et surtout : Qu'est-ce que cela fait ici, à Recanati, au lieu d'être dans son environnement naturel : Bologne, Milan ou même Rome ? Se poser cette question, c'est montrer qu'on ne connaît pas bien l'Italie. Il y avait du temps de Giacomo, et il y a peut-être encore, huit ou dix palais de familles nobles, dans Recanati, dont l'intérieur présentait ce même contraste avec l'aspect des rues et le caractère provincial de la ville.

Mais ce qui m'a le plus frappé dans le palais Leopardi, c'est une peinture murale, la première qu'on voit en passant le

seuil et en pénétrant sous la rotonde qui sert de vestibule au grand escalier. Elle est destinée à donner plus d'ampleur à la rotonde : elle représente une longue perspective de colonnes de marbre, un portique gréco-romain, sous un ciel très bleu, dans un décor de nature stylisée. Elle fait penser à une antiquité idéale, aux grands temples de la Grèce, et le contraste avec la piazzetta et l'église est aussi très frappant. Leopardi, qui a parlé des peintures murales des salles du palais et de sa chambre :

... queste dipinte mura,
Quei figurati armeni...

n'a fait, je crois, aucune allusion à cette peinture-là. C'était pourtant la première chose qu'il voyait en rentrant au palais paternel, lorsqu'il revenait du village ou du mont Thabor ; la première chose qu'il revit lorsque de Rome et plus tard de Bologne, il repassa le seuil détesté. Comme cette image devait être profondément gra-

vée en lui ! Il serait dommage qu'elle disparût. L'avoir vue, c'est avoir approché le poète de plus près : elle était dans sa mémoire pendant qu'il composait les vers que nous lirons désormais l'ayant aussi dans notre mémoire. Le majordome est sûr qu'elle existait du temps du poète ; et le caractère d'époque qu'elle a ne laisse aucun doute là-dessus.

Voici quelques réflexions faites au cours de cette même visite et dans les journées qui la suivirent. Je vous les envoie sans ordre, *alla rinfusa*, espérant, par là même, leur donner plus d'imprévu et une chance de moins de vous déplaire.

Le palais tourne le dos à la mer, à la partie de la ville d'où la mer est visible. Fenêtres sans horizon, sauf quelques-unes aux étages supérieurs, par lesquelles le palais joue à cache-cache avec la mer. On est déjà sur la pente où descend le pauvre faubourg. Ainsi dans la seule situation du palais il y avait déjà, pour l'âme du poète, un

élément d'existence étroite, limitée, pénitente.

Voici le passeport obtenu en cachette, au prix d'un mensonge mal fait. Le passeport si violemment désiré, dont la vue a dû lui donner une si forte joie, et qui n'a servi de rien, puisque Monaldo, son père, après lui avoir fait une scène abominable (par ordre de la mère, probablement) a eu la cruauté de le lui rendre, en lui disant qu'il pourrait s'en servir quand il voudrait, mais qu'il devrait se procurer ailleurs que dans sa famille l'argent du voyage... Pauvre passeport !... Le sceau de la chancellerie romaine, avec un cordon blanc et jaune, les couleurs de l'Etat pontifical, les couleurs du drapeau sous lequel Leopardi est né... Rien qu'à cause de cette complication des passeports, il devait rêver d'unité, s'il n'y avait pas été tout naturellement porté par ses études latines. A-t-il rêvé d'une autre unité, plus large ? A-t-il songé qu'on pourrait un jour remplacer dans ses poèmes patriotiques, le mot Italie par un autre mot,

par un nom qui a le même nombre de lettres?... J'accomplis parfois cette substitution quand je lis les poètes et les historiens du Risorgimento. Si cette histoire se trouvait avoir été, un jour, la préfiguration d'un autre Risorgimento ?

Portrait de Monaldo. – Il croyait à Recanati comme centre intellectuel et artistique. Et ici, dans ce salon où il réunissait son académie, je cherche à me figurer ce groupe de philosophes et littérateurs provinciaux, ces gens qui jouaient innocemment avec le feu, qui croyaient que *cela* se fait ainsi, et s'amusaient avec les couleurs sans danger de la rhétorique et de l'imitation des classiques, qui ne voyaient pas les frontières, les murs de flammes qui séparaient leurs doctes travaux de la grande passion littéraire... Des créatures de la mode, tous ; et d'une mode déjà oubliée dans les grandes capitales ; en plein XIX^e siècle, les derniers nobles intellectuels du XVIII^e ; des encyclopédistes attardés, re-

pentis, ramenés à la religion et à l'ordre par « les excès de la Révolution française ». Ailleurs, leur espèce avait disparu, et leur caste même s'émiettait, renonçait aux Lettres, essayait en vain de rendre aux Armes leur prestige aristocratique, luttait par la morgue et l'insolence des « Casinos des nobles » contre la nouvelle Classe Dirigeante, – et jusqu'à la fin du siècle, ces écussons, ces couronnes, ces cimiers, ces beaux titres nobiliaires qui constituent aujourd'hui, aux yeux du monde entier, une part de notre glorieux patrimoine européen et des preuves visibles de l'antiquité de notre civilisation, allaient devenir des objets de haine et d'envieuse dérision. L'intègre et l'acharné défenseur de sa précieuse caste, Monaldo, portait l'épée ; quand Bonaparte traversa Recanati, il refusa de se lever pour voir « ce misérable » ; il devait avoir les idées de Joseph de Maistre, sans le génie ; une espèce de Crétineau-Joly, plutôt. Mari enjuponné, pauvre homme réfugié dans « l'amour de

l'étude et des lettres ». Mais il y a un trait qui le rend sympathique. C'est la façon dont il avoue si gentiment, dans son récit du siège d'Ancône (qu'il alla voir, avec toute la noblesse du pays, comme un spectacle) qu'il manquait de courage : « Moi qui suis timide, timidissime... » (il s'agit de mitraille). Cela, c'est un courageux aveu de philosophe, d'homme de pensée, qui sait qu'il y a quelque chose de plus précieux et de plus rare que le courage physique. Mais savait-il exactement le nom de ce quelque chose ? A cette question il aurait probablement répondu que c'était la longue et minutieuse patience des travaux d'érudition. Il n'aurait pas dit que c'est la vigueur et l'originalité de la pensée et de l'expression.

Portrait de la mère. – Voici cette malheureuse qui a passé sa vie à empoisonner celle des autres. Quelle destinée posthume elle s'est faite, la « Mamma Cattiva » ! Les malédictions de la postérité la « bercent en

son tombeau ». Elle est devenue le type de la mauvaise mère ; celle qui, lorsqu'un de ses enfants était malade, demandait à Dieu qu'il le fit mourir : c'était un ange de plus au ciel. Et une bouche de moins à nourrir, n'est-ce pas, chère Madame ? La Paysanne, toute marquise Antici qu'elle fût. (Il y avait bien entre Giacomo et elle la distance du bourgeois à la dure paysanne brutale et illettrée.) Une brute qui n'a jamais rien compris à rien ; laissons-la tranquille. Son fils, qui avait honte d'elle (honte de son mauvais cœur et de sa sottise), nous a dit, en peu de mots, l'essentiel sur elle. Imitons son méprisant silence. Constatons seulement que sa réputation posthume est bien la plus mauvaise que jamais honnête femme ait acquise. Pourtant, elle n'était pas laide. Et qui sait ? Si un beau dragon pontifical avait mis le siège devant sa vertu et qu'il en eût triomphé, en devenant moins parfaite elle serait peut-être devenue plus aimable ? Ou, vers le temps de la naissance de Giacomo, un

ardent capitaine des troupes bolchéviques françaises ? Mais à Recanati, il devait être bien difficile de se cacher. Pauvre Mamma Cattiva !

Les manuscrits du petit prodige, les « su-date carte ». Il y eut, à l'origine, imitation du père : mimétisme. Plus tard, ce qui était un grand jeu sérieux pour le père devint passion (quelque chose de « pas sérieux » dans le milieu provincial) pour le fils. Le père répétait « gloire, postérité » comme un perroquet littéraire ; le fils découvrit qu'il y avait un *contenu* dans ces *formes*. Mais l'imitation du père a longtemps accompagné ce développement. De Sanctis a bien vu la vanité exaspérée du pédant solitaire chez Giacomo entre seize et dix-huit ans. Cela venait tout droit de l'influence paternelle : faire valoir son érudition dans de savantes polémiques ; prendre chez les autres et chez soi-même un grand savoir pour l'équivalent du génie, etc.

Pretino. Enfant de cœur. Tonsuré à douze ans. En soutane jusqu'à quinze ou seize ans. L'a-t-on déjà dit : Monaldo, dans ses rêveries les plus extravagantes, voyant sa famille donner un pape à l'Eglise, un souverain à son pays ? Nous rêvons tous plus ou moins d'un gros lot, de l'action remboursée au tirage avec un million de francs. Cette précocité, ce latiniste de huit ans, cet helléniste de quatorze ans, et puis un Leopardi... Il y avait bien là de quoi voir « un peu de rouge » dans la maison, et même « un peu de blanc ». Aussi quelle amertume quand le petit prodige fit entendre ou dit carrément qu'il n'entrerait pas dans les Ordres. Cela dut augmenter la sévérité de Monaldo à l'égard de son fils. Quelle carrière pour lui dans un Etat où toutes les hautes situations étaient réservées aux ecclésiastiques ? Giacomo, lui aussi, rêvait d'un gros lot. Mais c'était le gros lot par excellence, quelque chose de beaucoup plus rare et extraordinaire et reluisant que la triple

couronne et l'Anneau du Pêcheur : le laurier. N'être qu'un prénom suivi d'un numéro dans l'interminable liste des souverains pontifes ! Il y a quelque chose de mieux que cela, et je l'aurai. Monaldo ne voyait pas « le laurier » dans sa maison. L'objet était trop loin de lui, trop au-dessus de son imagination faible de provincial (le provincial n'est pas, comme on le dit souvent, « naïf » ; au contraire, il est sceptique, méfiant, résolu à ne pas « marcher », incapable d'enthousiasme, bref, il manque d'imagination, et c'est par là qu'on le prend, qu'il est dupé). Il savait ce que c'était, en langage oratoire, que le laurier : l'immortalité littéraire ; mais l'idée qu'il s'en faisait était trop confuse, trop débile pour qu'il comprît que cette immortalité était quelque chose d'infiniment plus rare et moins accessible que le Pontificat. Elle devait même lui sembler facile à obtenir, et la récompense toute simple d'une vie consacrée aux études. Il pensait bien l'obtenir. Il l'a obtenue.

Les biographes de Giacomo et surtout les gens qui écrivent des articles sur lui semblent croire qu'il était déjà, de son vivant, pour les gens, le « *sommo poeta* » qu'il est pour nous, comme si l'opinion de Giordani avait été universellement admise, comme si tout le monde avait su *qui il était*. Mais non ; il est presque certain que cet improvisateur florentin dont j'oublie le nom, Sgrizzi ? Sgricci ? était beaucoup plus fêté, et plus illustre que lui. Peut-être les comparait-on l'un à l'autre, ingénument ; peut-être déclarait-on alors qu'il était inférieur à ce champion du bout-rimé ! Vingt, trente personnes (dont son père n'était pas) savaient ce qu'il valait, savaient qu'il avait gagné le gros lot, et que dans vingt ans (s'il vivait), ou trois ans après sa mort, l'Europe apprendrait son nom. Un livre qui doit *rester* paraît, disons : quand son auteur est âgé de vingt-cinq ans ; mais ce livre a sept ou huit zones de lecteurs à traverser (depuis les vingt premiers lecteurs de la première

zone qui ont compris que le livre resterait, jusqu'aux gens qui ne lisent même pas les courriers littéraires des gazettes) ; en comptant cinq ans, et c'est peu, pour la traversée de chaque zone, l'auteur aura cinquante ans lorsque son livre parviendra aux lecteurs de la sixième couche. Alors il commencera à prendre de l'importance aux yeux du public, des gouvernants, de la grande presse, il commencera d'exister socialement, comme écrivain. Leopardi est mort au moment où ses *Canti* venaient à peine d'atteindre la troisième zone. Une très vieille dame, infirme et retirée du monde, à qui j'apportais un roman de Pierre Benoît, la semaine où se firent les funérailles de Barrès, se montra déçue : « Je pensais que c'était le *Jardin de Bérénice* que vous m'apportiez ? » dit-elle. Maurice Barrès touchait enfin cette zone, la douzième peut-être. Et plusieurs de nos amis sont plus célèbres et plus fêtés que ne le fut jamais Leopardi vivant. Mais ils ont quarante-cinq ou cinquante ans, et

Leopardi en avait trente-neuf quand il mourut.

De Carlyle (peut-être) nous est venue la mode, et déjà la tradition, du héros littéraire, dont la vogue dans l'élite intellectuelle rappelle beaucoup la vogue de certains grands saints aux époques où toute la vie affective et intellectuelle des peuples était concentrée dans l'Eglise. (Il se peut même que, pour une postérité très reculée, le culte des saints et celui des grands artistes ne soient pas deux choses très différentes ; dans l'un et l'autre cas il s'agit d'individus hors classe et supérieurs à toute la hiérarchie sociale.) Vous allez voir, chère amie, ce que je veux dire et que je n'ai pas très bien exprimé. Un classique français de tout premier rang demeurait dans une demi-obscurité, confondu, comme de son vivant, avec des gens de second ordre dont l'œuvre allait perdant graduellement son crédit. Un grand écrivain (un « docteur ») survient, lit ce classique méconnu, comprend son im-

portance, le tire d'entre les décombres de son époque, le désigne à l'élite des lecteurs. (Le voilà mis « sur les autels ».) A sa suite, plusieurs écrivains qui font autorité, ou qui jouissent d'une vogue plus ou moins durable (des « prédicateurs ») répandent ce culte dans un public plus large, moins directement intéressé aux « choses de la religion ». Ce culte durera et s'étendra jusqu'à ce que le classique (le saint) ait pris définitivement sa place à côté des autres classiques de son domaine linguistique, ceux dont les noms figurent dans tous les manuels (les hagiographies) et qui sont l'objet d'un culte ininterrompu : lectures, conférences, centaines et pèlerinages : comme cette visite à Recanati. Les noms de Stendhal, Taine et Paul Bourget illustrent ce que je viens de dire.

Ou bien un écrivain qui est suivi par l'élite de la jeunesse, Maurice Barrès, introduit dans son domaine linguistique le culte d'un grand classique étranger, Goethe (je renonce au parallèle avec le

Moyen Age, trop facile). Mais le culte du héros littéraire étranger consiste, forcément, moins dans l'étude de son œuvre (étude qui ne peut être directe que pour un nombre limité de fidèles) que dans la contemplation de l'exemple proposé par sa vie, par son caractère, par son attitude à l'égard de son art et par la ligne générale de sa conduite, toutes choses qui ont pu être plus ou moins dénaturées, stylisées, arrangées par son introducteur. Ce culte, par sa nature même, est destiné à changer de forme tôt ou tard et à redevenir un culte restreint, limité aux seules personnes qui peuvent étudier directement, dans la langue originale, l'œuvre de l'écrivain. Cependant, c'est-à-dire aussi longtemps que sa vogue dure, ce culte peut exercer une influence salutaire et servir de voie de communications et d'échanges entre les élites de deux domaines linguistiques. Mais on le voit dégénérer dès qu'il atteint les couches inférieures de la population intellectuelle. Les Trissotins s'emparent du

héros littéraire étranger et s'en servent comme d'une matraque pour assommer les Vadius et rabaisser les écrivains qu'ils jalouent. Du vivant même de Barrès on entendait dire que l'œuvre de tel ou tel contemporain éminent ou simplement à la mode pour un temps était condamnée, anéantie, par une comparaison avec Goethe, par une référence aux canons de l'idéal goethien : « Oui, mais il y a M. le Conseiller Wolfgang de Goethe ! » C'était le commencement de la fin du culte « populaire » de Goethe.

Sera-t-il remplacé ? Et quels seraient actuellement les candidats au poste de héros littéraire étranger ? Baltazar Gracian (présenté par André Rouveyre) ? Daniel Defoe (présenté par la thèse récente de Paul Dottin) ? Samuel Butler (présenté dès 1910 par Jean Florence) ? et pourquoi pas M. le comte Jacques Leopardi, de Recanati (mais qui le présenterait) ?

La candidature de Leopardi me semblerait avoir beaucoup de chances ; parce

qu'on peut opposer Leopardi à Goethe, comme la passion à la sereine raison, une existence désordonnée à une vie bourgeoise, la rébellion à l'adaptation habile. Mais tout cela est bien grossier ; allons plus avant. Goethe domine sa vie intellectuelle, la dirige, utilise même ses passions, vit satisfait à Weimar, organise son propre culte. Leopardi, possédé par l'idée fixe de la vanité de tout, et persuadé de l'hostilité de la nature à l'égard de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, s'abandonne à la passion comme un damné à la flamme. Passion de l'étude : il en devient à demi-aveugle, difforme, malade, il en meurt. Et l'unique objet de ses études est la science humaine par excellence : la philologie. Pas un instant il n'a songé à la biologie et encore moins à la botanique. Passion de la vérité contredite par la passion de l'imagination. Perpétuelle opposition entre l'amour et la haine, entre le désespoir et l'illusion ; entre l'aspiration à se perdre dans le tout et le goût de se sen-

tir soi-même et unique. Haine du pays natal et de la famille ; refus de s'adapter à son environnement, à son temps. Il meurt de dégoût à Recanati, s'ennuie à Florence, à Rome, à Naples ; se serait ennuyé à Paris. On peut même dire qu'il s'ennuie au XIX^e siècle. A la fois insatiable et dégoûté de tout. Très vieux et très jeune jusqu'au bout. Voilà pour sa vie, son caractère et la ligne générale de sa pensée. Dans sa forme, il est classique, et classique de tradition italienne ; tandis qu'il ne serait pas, je crois, très difficile de démontrer que ce qu'il y a de classique dans la forme de Goethe appartient en grande partie à la tradition française. Mais le fond de la poésie de Leopardi est nouveau dans la littérature italienne : sa personnalité d'abord, avec ses contradictions ; et aussi l'introduction de la passion sans frein, et de l'excessive douleur, de la *negra cura*, qui est l'*atra cura* d'Horace et... la *pena negra* des chansons andalouses, et qu'il fait sentir pour la première fois de-

puis Dante. En France, Vigny en donne une idée ; et il faut aller jusqu'à Baudelaire pour en trouver la substance. Et ceci, bien que visant beaucoup plus bas, n'atteint-il pas un peu la sérénité gœthienne :

Magnanimo animale

Non credo io già, ma stolto,

Quel che nato a perir, nutrito in pene,

Dice : A goder son fatto,

E di fetido orgoglio

Empie le carte ?...

Mais je vous prie de considérer tout cela avec beaucoup d'indulgence : Gœthe et Leopardi sont deux des grands classiques que j'ai le moins pratiqués, et ce sont des paroles téméraires que je viens d'écrire. Il est du reste probable qu'on pourrait concilier leurs deux génies dans une vue critique supérieure. Mais qu'importe ? Le héros littéraire étranger (ou national) n'est pas un personnage indispensable à la plus fine vie intellectuelle d'un pays. Introduire son culte est un acier qui relève

de ce qu'on pourrait appeler le haut enseignement supérieur, et n'intéresse que les lecteurs de ce que j'appelais la seconde zone : ceux qui ont besoin d'être dirigés, d'avoir leur attention appelée sur de grandes Sources d'idées, d'art ou de sentiments. Pour l'élite, elle a toujours à sa portée les *Elégies romaines*, les deux *Faust*, les *Canti* et le *Zibaldone*, et les prend ou les laisse à volonté. Beaucoup plus qu'à la doctrine d'un auteur, et surtout qu'à l'exemple de sa vie, elle s'attache à celles de ses œuvres qui sont les moins endoctrinées, et ensemble les plus personnelles et les plus généralement humaines : vrais talismans grâce auxquels notre imagination ouvre les portes du monde invisible.

Sempre caro mi fu...

Un des plus beaux, et le plus connu de ces talismans léopardiens, Mario Puccini nous l'a récité admirablement, tandis que

nous étions assis au sommet du mont Thabor à présent officiellement nommé « la colline de l'infini » en souvenir du poète. (Car à présent, Recanati est *Città-Leopardi* comme Stratford-sur-Avon est Shakespeare-Town, et pour un peu on dirait Recanati-Leopardi comme Ferney-Voltaire. Quelle revanche, n'est-ce pas ? Voir le marbre honorer partout, dans cette ville, le gamin que les autres gamins du pays poursuivaient en criant au bossu ! Et il ne reste plus la moindre place pour un buste du distingué archiviste et historien local, comte Monaldo Leopardi...) C'est *l'Infinito* que Mario Puccini nous a récité au lieu même où il a été médité et qu'il décrit. La haie, derrière laquelle le poète, assis, contemplait l'horizon et ces arrière-plans d'une profondeur extraordinaire, n'existe plus. C'est probablement à sa place que s'élève le mur auquel nous nous adossons. Mais le paysage est le même. Un à un défilent ces quinze vers que chaque Italien sait par cœur, et on

voit peu à peu s'approfondir la réalité immédiate, et les cloisons de l'apparence tomber l'une après l'autre devant le vol de l'esprit porté sur les ailes du rythme, et le temps et l'espace s'abolir. Elle s'écoule comme un fleuve rapide et que le néant saisit à mesure, cette nature qui

procede

Per si lungo cammino

Che sembra star...*

et les périodes géologiques, et la mort des mondes, se dissipent devant la pensée plannante, comme les monts devant la face du Seigneur. Jusqu'à ce que cette pensée s'abîme à son tour dans le silence intemporel de l'éternité.

J'achève à Bologne, à la terrasse du café San Pietro, cette lettre commencée il y a dix jours, dans ma chambre d'hôtel, à Bologne également.

J'avais songé à vous résumer les « der-

* *La Ginestra*.

nières nouvelles » sous la forme des fameux *Appunti* de Leopardi. Cette forme a l'avantage d'être brève. Ainsi cette question que je vous posais : « Chirico = Ancône + Senigallia ? » Ou encore « Bologne et ses mille, douze cents tours roses, grises, jaunes, au levant plaine émilienne, arrivée à New York Moyen Age ». C'est beaucoup plus clair que les *Appunti*, mais c'est beaucoup moins bien venu ; fait trop penser au « stop » des télégrammes de presse.

Mais il est temps d'écrire ici un stop final.

Ah, j'avais oublié que les vétérans de toutes les villes de la province préparaient une manifestation, un défilé pour aujourd'hui, mais voici leurs porte-drapeau qui se rassemblent à la terrasse de ce café. Il y en a déjà une vingtaine et il en vient encore. Couleurs de couchants, d'aurores et d'incendies, et de villes et de routes blanches au soleil, et de prairies, et de forêts avec le vert frais des bords de l'Arno et de la campagne des Marches ; et cet azur

aussi, celui des trois mers et du ciel entourant l'écusson rouge et blanc, et les rubans bleus frangés d'or près de la lance dorée des hampes, et les inscriptions brodées en lettres d'or, d'argent, rouges, bleues, vertes, et les armes des cités, tableaux de soies multicolores : jardin splendide et exaltant ! Parc d'étendards, doucement assisté par ce vent frais qui coule sous les portiques ! Tout alentour de cette table, elles flottent, les enseignes des légions italiennes, et c'est au milieu de leurs ombres, de leurs reflets, et de leurs clartés frémissantes que votre ami vous salue.

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
PAR LE VENT SE LÈVE...
ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 1996
SUR LES PRESSES DE LA SAGIM
À COUNTRY
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALLIA.

ISBN : 2-911188-11-X
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 1996
N° D'IMPRESSION : 1531

Kazimir Malevitch
*La Paresse comme vérité
effective de l'homme*

Karl Marx
*Le Caractère fétiche
de la marchandise et son secret*

Lorenzino de Médicis
Apologie

Clément Pansaers
L'Apologie de la paresse